

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 9 (1871)
Heft: 10

Artikel: Entrée des Prussiens à Paris
Autor: H.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-181291>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

pour la Suisse : un an, 4 fr.; six mois, 2 fr.; trois mois, 1 fr.
Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, place de Saint-Laurent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteuro vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Entrée des Prussiens à Paris.

C'est le 1^{er} mars qu'un corps de l'armée prussienne évalué à 30,000 hommes a fait son entrée dans Paris. Cet événement était redouté par tout le monde. Ce n'est pas seulement la honte, l'humiliation de voir la capitale de la France occupée par les Allemands, on craignait des colères imprudentes de la part de quelques exaltés, et les vengeances des vainqueurs. Heureusement tout s'est relativement bien passé, et les Allemands paraissent avoir montré plus de prudence que la population elle-même dans les précautions qu'ils ont prises. On conçoit, en effet, que quand on tient entre ses mains deux des plus belles provinces de la France et un bon de cinq milliards, on ne veuille pas compromettre une si belle proie pour le plaisir de quelques féroceutés inutiles. Les Allemands se sont bornés à occuper le faubourg St Honoré, les Champs-Elysées et le Champ-de-Mars, c'est-à-dire les quartiers de Paris habités par la portion la plus riche et la plus sérieuse de la population. Chose assez curieuse, ils se sont même barricadés contre la population, interdisant l'entrée de leurs retranchements à tout individu en uniforme ou en armes. L'attitude des Parisiens n'a pas été tout à fait ce que l'on pouvait désirer. Tous les journaux avaient vivement recommandé la réclusion et le silence. Les hommes vraiment sages et dignes restèrent chez eux, mais le reste, particulièrement les enfants et les femmes, n'a pu résister au désir de contempler ces fameux casques à pointe, objet de leur terreur depuis six mois. Par une dernière ironie du sort, un temps splendide éclairait le viol de la cité. Pendant quelques heures, cette ville fut un désert, mais bientôt le désir de voir et de se mouvoir l'emporta et tout Paris sort comme une fourmillière. Le tempérament est le plus fort.

En voyant l'aspect des boulevards, des quais, des grandes voies publiques, nous nous sommes rappelés la légende que le poète anglais a chantée, celle de la comtesse Godiva. Le maître sauvage qui régnait dans la contrée avait frappé une ville d'une taxe énorme. Les mères apportèrent leurs enfants au château, disant : « Si nous payons nous n'aurons plus qu'à mourir. » La comtesse courut vers le comte qui était dans la salle du festin et lui dit : « Faites-leur remise de leur peine, je voudrais mourir pour eux, cherchez une épreuve à me faire subir. » Le comte répondit : « Traversez nue la ville et je pardonnerai. » Restée seule, un grand

combat se livra dans son âme ; mais la pitié l'emporta et elle se décida à accomplir son voyage. Alors le poète raconte comment, vêtue de chasteté, elle fit descendre ses cheveux blonds jusqu'à ses pieds, et monta sur son palefroi. Les habitants restèrent murés dans leurs demeures ; cependant des yeux imprudents ne surent pas réprimer une curiosité impie.

Malheureusement ce n'est pas de curiosité seulement que l'on peut accuser les Parisiens ; des actes criminels ont été commis, des femmes imprudentes ont été maltraitées par la foule, trainées à moitié nues, fouettées, l'une d'elles a même failli être précipitée dans la Seine ; victimes de la fureur populaire, elles ont dû payer, par leur propre humiliation, l'humiliation de la France, et subir les effets de fureurs impuissantes contre ceux qui les avaient provoquées.

H.

La République.

Femme, je souffre, et grande est ma misère ;
J'ai faim, j'ai froid et mes pieds sont poudreux.
— Viens, pauvre enfant, je n'ai que ma chaumière ;
Mais de grand cœur je l'ouvre au malheureux.
— Quel doux regard, et quel attrait magique !
Rien qu'à te voir je suis reconforté.
Qui donc es-tu ? — Je suis la République,

Je suis la Paix, la Liberté !

Je suis modeste, il me faut peu pour vivre,
Mon seul trésor est l'amour de mes fils.
Je vais puiser mes lois dans ce grand livre
Que la nature ouvre à tes yeux surpris.
Point n'ai besoin de couronne princière,
Signe éclatant de mon autorité ;
Simple je suis et simple est ma bannière ;
Simple je suis et simple est ma bannière ;
Je suis la Paix, la Liberté !

Quand de retour aux lieux qui t'ont vu naître,
A tes amis tu parleras de moi,
Dis-leur : J'ai vu l'ordre régner sans maître,
Un peuple faire et respecter sa loi.
Je n'entendais, sur le sol helvétique,
Chanter qu'amour et que fraternité....
Amis, j'ai vu la sainte république,
Le bonheur par la Liberté !

Berne, le 26 février 1871.

ELIE DUCOMMUN.